

LA MENDIANTE DE SAINT-SULPICE

PREMIÈRE PARTIE

LE TESTAMENT DU COMTE D'AREYNES

—Mes enfants, mes braves enfants, je vais tenter l'impossible et la tentative est bien hasardeuse, le succès bien incertain. Ne vous dissimulez pas que le comte, votre cher maître, est en danger de mort ! Combien de temps réussirai-je à prolonger son existence, je l'ignore, mais j'emploierai toutes les ressources de la science pour retarder le moment fatal, le dénouement certain, et malheureusement trop proche. . . . Il importe donc, Raymond, que vous vous hâtiez, il importe que vous réalisiez des prodiges de vitesse et, si rapide que soit le voyage, qui sait si à votre retour vous ne trouverez pas le château de Fenestranges en deuil ! . . .

—A ! monsieur le docteur, s'écria le garde-chasse, faites tout pour gagner du temps. . . . Je vous demande seulement dix jours. . . .

—Je ne puis répondre de rien.

Les deux serviteurs sanglotaient.

Le médecin prépara vivement une potion, et les trois hommes, ces trois vivantes incarnations de l'affection et du dévouement, rentrèrent dans la chambre du paralytique.

Les yeux de M. d'Areynes étaient toujours fermés. Une respiration sifflante s'échappait de ses lèvres.

Raymond descendit sans bruit et gagna la pièce du rez-de-chaussée où l'officier d'état-major prussien continuait à délirer.

Le domestique chargé de veiller sur lui sommeillait dans un fauteuil.

—Va déjeuner, Jean, lui dit le garde-chasse, je te remplacerai momentanément. . . . Quand tu auras fini tu reviendras ici prendre ta surveillance. . . .

—Je vais me dépêcher, monsieur Raymond. . . .

Et le valet sortit.

Une fois seul avec le blessé qui—nous le répétons—délirait plus que jamais—Raymond jeta un coup d'œil rapide autour de lui.

Sur une chaise longue on voyait l'uniforme du lieutenant tout souillé de poussière et maculé de sang.

Sa coiffure et ses armes se trouvaient sur un autre meuble, pêle-mêle, en désordre.

Le garde-chasse prit les effets militaires un à un et les examina minutieusement.

Ils semblaient à sa taille.

Raymond palpa les doublures et fouilla les poches.

L'une de celles du pantalon contenait une bourse à mailles d'argent, un couteau à plusieurs lames et un trousseau de clefs.

L'ancien colporteur vida la bourse dans le creux de sa main.

Elle renfermait une somme de cinq à six cents francs, tant en pièces d'or françaises qu'en monnaies d'or et d'argent allemandes.

Après examen il remit l'argent dans la bourse et la réintégra, ainsi que les clefs et le couteau, dans la poche du pantalon ; puis il fouilla la tunique.

Outre une carte de France et divers papiers il y trouva une enveloppe fermée, sur laquelle se lisaient ces mots en allemand :

SERVICE D'ÉTAT-MAJOR

Raymond Schloss poussa une exclamation de joie.

—Voici ce qui sera mon passeport ! murmura-t-il ensuite, et il remit tout en place.

Ceci fait, il vint s'asseoir auprès du blessé, et, appuyant son coude sur le bras du fauteuil et son front sur sa main, il s'absorba dans une méditation profonde.

L'entrée du docteur Pertuiset l'arracha tout à coup à ses réflexions.

Le délire de l'officier devenait effrayant.

Il poussait tantôt des cris farouches, tantôt des gémissements sourds.

Ses membres se tordaient, agités de mouvements convulsifs. Sa tête roulait sans relâche sur les oreillers. Son visage contracté exprimait tout à la fois la souffrance et la colère. Ses yeux injectés de sang paraissaient prêts à sortir de leurs orbites.

Après un seul coup d'œil jeté sur le blessé, le docteur dit à Raymond :

—Cet homme est perdu !

Une lueur vive brilla dans le regard du garde-chasse.

—Sans ressources ? demanda-t-il.

—Oui, sans ressources.

—Combien de temps lui reste-t-il à vivre ?

—Vingt-quatre heures, tout au plus. . . .

—Quand il sera mort, que ferez-vous ?

—Je ferai prévenir le chef du détachement cantonné à Fenestranges. . . .

—Ah ! murmura Raymond soucieux. Et que se passera-t-il alors ?

—Le corps sera inhumé au cimetière du village, par les soins de l'autorité militaire allemande, après les formalités administratives de rigueur.

—Et croyez-vous, monsieur le docteur, qu'on réclamera son uniforme et ses armes ?

—C'est plus que probable, cela me paraît même certain. . . . A quel propos cette question ?

—A ce propos que l'uniforme et les armes auront disparu.

—Disparu ! répéta le médecin surpris.

—Oui.

—Pourquoi ?

—Parce que j'en ai besoin pour traverser les lignes prussiennes. . . .

Pertuiset regarda avec une sorte d'admiration l'ancien colporteur.

Il lui prit les mains.

—J'ai compris ! dit-il ensuite. C'est une idée admirable que vous avez eue là !

—Ainsi vous la trouvez bonne et vous croyez qu'elle réussira ?

—Je le crois fermement et je suis convaincu que vous arriverez au but sous la garde et avec la protection de Dieu ! . . .

—Mais comment expliquerez-vous, monsieur le docteur, la disparition des vêtements et des armes ?

—Je n'en sais rien. . . . Dieu vous a inspiré. . . . il m'inspirera peut-être. . . .

Raymond Schloss, le garde général du comte Emmanuel d'Areynes—car il avait plusieurs gardes-chasse sous ses ordres—était, nous l'avons dit, un homme de quarante ans, dans toute la forme virile de cet âge.

Né à Fenestranges même, il ne s'était pas un seul instant éloigné du village jusqu'à sa dix-septième année.

Fils de braves paysans, fermiers du comte, comme eux il travaillait la terre, mais cela lui plaisait médiocrement, ou plutôt pas du tout.

Intelligent, actif, il désirait une autre existence, plus mouvementée, plus aventureuse, laissant une place à l'imprévu.

Il voulait voir du pays.

Vers dix-huit ans, il se sentit, comme tant d'autres de ses compatriotes, une vive sympathie pour le métier de colporteur.

Ayant sur les épaules une balle bien garnie d'une pacotille sérieuse, composée d'étoffes, d'objets de mercerie et de menus bibelots de toutes sortes, il partit pour entreprendre son premier voyage à travers la France que son père lui avait appris à aimer de toute son âme.

A vingt et un ans, Raymond revint au pays pour la conscription, tira un bon numéro qui l'exemptait du service militaire et reprit sa balle et ses voyages.

A trente ans, il fut rappelé à Fenestranges pour recueillir le maigre héritage de ses parents morts l'un après l'autre à quelques jours de distance.

La fièvre de mouvement du jeune homme était épuisée, il entrevoyait sans frayeur une existence plus calme.

Il plut au comte d'Areynes qui lui proposa un poste de garde-chasse.

Vivre au grand air, dans les bois, un fusil sur l'épaule, rien ne pouvait mieux convenir à Raymond. Naturellement il accepta avec enthousiasme.

Les forêts dépendant du domaine de Fenestranges étaient vastes, et personne ne les connaissait mieux que Raymond Schloss qui dès son enfance les avait parcourues jour et nuit dans tous les sens, tendant des collets pour les lapins, posant des gluaux pour les oiseaux.

Trois ans après son entrée en fonctions, M. d'Areynes enchanté de la manière dont il s'acquittait de son service le nomma garde général.